

Les digital humanities ont-elles existé ?

Stéphane Pouyllau

► **To cite this version:**

Stéphane Pouyllau. Les digital humanities ont-elles existé ?. Olivier Le Deuff. Le temps des humanités digitales. La mutation des sciences humaines et sociales, FYP éditions, pp.103, 2014, Le temps des humanités digitales. La mutation des sciences humaines et sociales, 978-2-36405-122-5. <hal-01754067>

HAL Id: hal-01754067

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01754067>

Submitted on 30 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Les digital humanities ont-elles existé ?

Stéphane Pouyllau

2014

Les *digital humanities* sont-elles autre chose que l'accompagnement technologique, informatique, documentaire de la recherche en sciences humaines et sociales ? Cette question se pose à l'heure où les activités de cette transdiscipline¹ ont largement dépassé le cadre confidentiel des colloques et séminaires de spécialiste et donc au moment où l'Université en fait un objet d'étude, d'enseignements, de prospective scientifique. Il est cependant très difficile d'y répondre, car donner une définition des DH n'est pas aisée et je ne m'y aventurerai pas dans mon propos en raison de ma propre action au sein de ce « mouvement » et de la difficulté à définir une expression qui est fait « valise » et qui regroupe, suivant ce que l'on veut dire, plusieurs réalités. S'agit de désigner les métiers et activités para-scientifiques ou scientifiques, ou bien les façons de concevoir l'organisation du travail au sein du laboratoire, les façons de mener les projets de recherche, les manières de renouveler sans cesse le rôle de la bibliothèque et du centre de documentation.

Une façon assez commune de définir les DH, dans une dimension plus politique, est d'indiquer qu'il s'agit d'une expression de circonstance, un slogan ou encore une marque permettant de résumer en deux mots une réalité d'activités complexes en perpétuelle évolution soi-disant. Une remarque doit être posée à ce stade : m'inscrivant moi-même dans ce mouvement des DH et revendiquant cette expression « valise », je revendique clairement l'utilisation de cette dernière pour typer mon propre métier. Je ne suis ni un documentaliste, ni un informaticien, ni un chercheur, mais un ingénieur dont l'activité principale est d'accompagner, de conseiller, d'innover avec les scientifiques afin d'anticiper les possibilités futures que les domaines du numérique offrent aux scientifiques en SHS. Ainsi, il serait possible de croire que l'angle des métiers est le plus commode pour se définir comme appartenant ou pas aux DH, mais dans la réalité les périmètres des métiers « historiques » d'accompagnement de la recherche (bibliothécaire, archives, documentaliste, informaticiens, spécialistes en sources anciennes, etc.) qui étaient bien identifiés sont désormais moins nets qu'il y paraît. Les métiers d'accompagnement de la recherche, que l'on peut voir comme le cœur des

1. Manifeste des *digital humanities*, In THATCamp Paris 2010, <http://tcp.hypotheses.org/318>

DH, ont beaucoup évolué depuis 20 ans, s’informatisant pour la plupart et en faisant du web l’outil essentiel de travail et de diffusion. En effet, la principale innovation de ces vingt dernières années, me semble être le web : tant pour dans ses aspects techniques que dans la façon dont il a modifié le périmètre des métiers scientifiques au sein des laboratoires. Il a profondément changé à la fois les outils de collecte de données et d’enquête, les outils de traitement et de stockage des données (les systèmes de gestion de bases de données relationnelles tels que MySQL utilise souvent le web comme interface, via des outils tel que *phpMyAdmin*), mais surtout les outils de diffusion des données et des résultats de la recherche.

Dans ce cadre les DH ont-elles une réalité autre que celle d’une étiquette nouvelle, à la mode, sur la transformation et l’émergence de métiers nouveaux ? Il est difficile de répondre à la question tant les modifications technologiques ont impacté les métiers traditionnels d’accompagnement de la recherche et les relations entre ces derniers et la façon dont les projets de recherche se déroulent aujourd’hui. La recherche sur projets est sans doute un élément qui doit être rapproché à l’émergence des DH en France. En effet, elle pose clairement la question du rôle des personnels ingénieurs et techniciens dans l’accompagnement des projets de recherche tant dans leur phase active qu’entre les projets eux-mêmes, même si les processus de recherche ne sont pas évidemment compartimentés avec des temps sans recherche. En revanche, la publication électronique et la diffusion/publication de bases de données rendent nécessaire une évolution permanente tant les systèmes informatiques qui les supportent, que les cadres documentaires définissant leurs interactions avec des dispositifs d’interopérabilité². Si les années 1990 ont été les années du CD-ROM, les années 2000 ont été celles du web expédiant *de facto* les CD-ROM et DVD à la retraite, posant au passage les premiers problèmes - pour les chercheurs - de conservation des données. Là où le CD-ROM rendait encore complexe la diffusion³, le web à - au moins dans une première phase⁴ - permis une diffusion directe, mondiale, s’affranchissant des versions de systèmes d’exploitation, et même des navigateurs web dans une certaine mesure. Or, l’universalité - apparente - du web a permis d’unir dans une certaine mesure les métiers d’accompagnement de la recherche et les chercheurs. L’essor, puis le développement des *digital humanities* en France est fortement lié à la façon dont les chercheurs et les ingénieurs se sont approprié le web, tant sur le plan de ses éléments tech-

2. Au sens d’échange de métadonnées, donc d’informations structurées, entre plusieurs systèmes de gestion des données.

3. En raison des différentes versions de systèmes d’exploitations (Apple, Windows, Linux).

4. Nous parlons ici de la période pionnière et ouverte du web scientifique (1992-2002), hors de l’évolution récente du web, lié ou l’on assiste plutôt à sa « fermeture » avec, par exemple, l’apparition des tablettes qui propose des applications propres, fermées qui exploitent des bases de données non éditorialisées sur le web encapsule le web dans des applications propriétaire.

niques que des outils qui le peuple. À ce stade de mon propos, je n'envisage pas de dissenter sur ce que sont les *digital humanities* - le sujet est trop vaste -, mais de décrire en quoi elles doivent être et demeurer avant tout un espace d'innovation technologique au service des projets de recherche en SHS.

1 Des données, une bibliothèque de recherche, un sujet de maîtrise, et le web.

Le développement des *digital humanities* est en France une affaire d'individus qui, de façon assez isolée, ont à un moment, principalement à la fin des années 90, changé de projet professionnel. Je pense faire partie de cette « génération » de personnes qui, sans se connaître et donc se « reconnaître », ont abandonné l'idée d'une thèse de doctorat ou d'une carrière d'enseignant/chercheur pour faire de l'ingénierie en SHS. Il n'y a pas encore en France de Centre de *digital humanities* : sans doute est-ce lié à la place des métiers de la recherche dans les laboratoires de recherche. Mais nous pourrions prendre le pari que le premier centre de *digital humanities* français sera plus un lieu de réflexion et de recherche sur les *digital humanities* et les sciences de l'information qu'une ferme de projet mixant recherche, innovation, recherche en informatique, philosophie du web. Il sera d'ailleurs intéressant d'en regarder la forme de son directoire afin de voir quelle place occupent tels ou tels métiers. Les *digital humanities* « à la française » sont avant tout une affaire de rencontres et moments saisis aux fils de parcours pour l'instant assez individuels.

Débutant en 1997, une maîtrise d'histoire et d'archéologie du Moyen Âge à l'Université Michel de Montaigne de Bordeaux, rien ne me prédisposait à devenir ingénieur de recherche dans le domaine des *digital humanities*. Bien sûr, mon environnement familial, fortement ancré dans le domaine de la recherche scientifique et de la documentation, m'a offert un terreau favorable pour développer une appétence pour les données, les normes de description, les métadonnées, le monde de la bibliothèque et de la documentation scientifique et technique. Mais au milieu des années 90, l'adhésion à l'idée que le web - tout jeune alors - allait être un nouvel outil majeur pour le traitement, l'échange, l'innovation autour et pour les données n'était pas forcément évidente dans les laboratoires SHS en France. Bien sur, il y avait des exceptions. C'est justement dans l'une de « ces exceptions » - le laboratoire Ausonius - que je débute mes travaux de maîtrise avec un sujet très intéressant, mais dont la dimension technique et méthodologique m'intéressait déjà plus que sa dimension de recherche scientifique de recherche en histoire médiévale sur ma région. Sans appeler cela *digital humanities*, il est clair aujourd'hui que ce travail, suivi d'un DEA, m'a permis d'approfondir une intuition que j'avais eue en 1995-1996 quand j'ai découvert le web à titre personnel : il y avait quelque chose à faire avec cet outil et très vite

j'ai compris qu'il fallait développer un métier pour aider les chercheurs à l'utiliser et à l'adapter aux besoins de ces derniers. Le plus surprenant pour moi était que l'un des piliers du web, le langage HTML, était largement à la portée d'un étudiant en histoire de mon niveau (issu d'un parcours scolaire classique) et permettait grâce aux premiers serveurs web ouverts (le projet Mygale) de mettre en place de petites bases de données en place et d'en assurer la diffusion. Mes travaux de l'époque m'ont conduit, sans réellement le préméditer non plus, dans l'équipe du SIRA ou mon activité consistait à développer l'usage du web pour diffuser, collecter, traiter des données numérisées (images, textes, restitution 3D en temps réel sur le web au format VRML). Mais sans le savoir, j'ai fait pendant quelques années ce que l'on pourrait nommer aujourd'hui « faire des *digital humanities* », c'est-à-dire à mes yeux : faire de l'innovation, détourner des outils et des techniques pour répondre des besoins de recherche scientifique dans un monde ouvert, c'est à dire avec le souci d'une certaine normalisation internationale afin d'être compatible avec autrui, un jour, le cas échéant.

Pendant ces années-là, j'ai toujours été surpris de la résistance à l'appropriation des techniques du web par les métiers d'accompagnement de la recherche, en particulier dans les bibliothèques de recherche. Elles utilisaient encore souvent des catalogues papier, ou des bases de données sur CD-ROM ou clients lourds ; le web n'était pas encore vu comme un nouveau vecteur de diffusion du catalogue et encore moins comme un outil de mise à disposition de corpus de documents numérisés. Je ne parle par ici des projets lancés à la même époque par le ministère de la Culture ou la BnF, mais de la connaissance et compréhension par les chercheurs d'un laboratoire de recherche de l'importance du web. Bien sur, il n'était pas simple de se lancer à l'époque dans ce type d'aventure et d'investir sur le web pour ces structures qui n'en étaient pas toutes au même niveau d'informatisation et dont les publics, plus ou moins informatisés, n'avaient pas les mêmes pratiques (y compris au sein des différentes disciplines des SHS). Il ne faut cependant pas généraliser mon propos, certaines bibliothèques et centres de documentation avaient déjà investi le web avec des outils faisant suite aux serveurs minitels proposant même des outils de recherche fédérée tel que WAIS⁵. Pendant mes études, sous la direction de Robert Vergnieux⁶, nous avons permis au catalogue de la bibliothèque d'Ausonius d'être accessible en ligne (nous utilisions alors un serveur web sous MacOS 8 et le logiciel de gestion de base de données 4D, puis le progiciel Alexandrie). Il y avait là une véritable continuité et logique

5. Pour *Wide Area Information Servers* : un système client-serveurs « pré-Web » développé par Brewster Kahle et Harry Morris, puis porté sur le Web au début des années 1990. Voir Kahle, Brewster ; Morris, Harry ; Goldman, Jonathan ; Erickson, Thomas ; Curran, John (1993). « Interfaces for distributed systems of information servers ». *Journal of the American Society for Information Science*. 44 (8) : 453–467

6. Ingénieur de recherche au CNRS, directeur du Service informatique de recherche en archéologie, puis d'Archéovision.

entre les travaux innovations autour du web que nous menions au sein du SIRA sans pour autant convaincre à l'époque l'ensemble des chercheurs du bien-fondé d'ouvrir le catalogue au monde entier alors que la bibliothèque n'était pas ouverte au « public », mais sur inscription. Les réticences pouvaient paraître importantes, mais la nouveauté et donc sans doute alors le côté « non académique » de nos travaux, nous ont permis de faire du web le pilier central des données numériques que nous utilisions alors dans les programmes de recherche du SIRA. Entre 1997 et 1999, nous avons fait avec Jacques Perconte, Marie Perès, Robert Vergnieux, Caroline Delevoie, des *digital humanities* sans les nommer comme cela et donc sans entrer. Nous étions webmasters, ingénieurs, doctorants, étudiants, chercheurs, et l'innovation et la liberté de détourner des technologiques étaient notre quotidien.

Deux éléments importants ont été au cœur de cette expérience : l'innovation permanente et la responsabilité dans l'entretien quotidien des données numériques : ce que l'on nomme aujourd'hui *curation*. L'utilisation de ce terme en anglais est d'ailleurs intéressante, car elle n'est pas forcément liée au numérique. Pourquoi d'ailleurs ne pas utiliser simplement « entretien des données numériques » en français ? Y aurait-il dans le terme *curation* une dimension non technique ou technologique qui rendrait plus noble son utilisation que les expressions en français ? Serait-ce là un « symptôme » de l'adage qui consiste à entretenir l'idée qu'il y aurait une hiérarchie entre les métiers qui composent la recherche ? Il est vrai que l'une des spécificités de la recherche scientifique en SHS en France est d'entretenir l'idée qu'il existerait une hiérarchisation entre les métiers qui la compose. Il y aurait des métiers, plus techniques, qui seraient moins importants que d'autres (plus scientifiques ou plus intellectuels). Mais cela est bien sûr plus complexe, car suivant la dépendance ou les intérêts, suivant le contexte de recherche, entre métiers techniques et métiers scientifiques, les acteurs se respectent de différentes façons. L'innovation et l'entretien des données sont pourtant au cœur des métiers de la recherche, que l'on soit chercheurs, ingénieurs, ou technicien.

2 Innovation et digital humanities

L'innovation est au cœur des *digital humanities*, il me semble que tous projets de recherche en SHS se plaçant sous une bannière de projet « DH », auraient à développer un volet d'innovation et de recherche en technologie en lien avec la problématique de recherche scientifique que poursuit l'équipe qui le réalise. Trop souvent, sans doute est-ce lié en France à un certain complexe d'infériorité des sciences « molles », les projets de recherche ne sont pas le cœur d'un projet de recherche interdisciplinaires (informatique, SHS, industrie, par exemple en archéologie ou linguistique), mais un prétexte pour des chercheurs en informatique d'avoir des objets pour leurs propres projets

de recherche : c'est particulièrement vrai dans le domaine du *cultural heritage* ou de la 3D en archéologie, où les données scientifiques SHS sont en fait des « cautions » pour des programmes de recherche en informatique. Or, il est important que les projets de recherche SHS qui utilisent des outils de traitement numérique soient aussi animateurs de projets d'innovation technique, afin de développer des outils qui servent réellement la recherche en SHS, mais aussi qui permettent aux acteurs des SHS de mieux appréhender les outils et méthodologies issus de l'informatique et du numérique dans le but de rendre meilleur leur hybridation avec des pratiques SHS « classiques ». On voit combien un projet tel que le logiciel Zotero⁷ respecte à la fois les traditions de la bibliographie et prend le meilleur des fonctionnalités web dans le traitement des ressources bibliographiques. Pourquoi un chercheur en SHS ne dirigerait pas un projet de développement informatique issu d'un programme de recherche d'archéologie ? Bien sûr, il y a des exemples, assez nombreux en fait, mais alors, quelles places ont ces réalisations « technologiques » dans l'évaluation scientifique du chercheur ? Créer, animer, entretenir un environnement de publication web tel que le projet *criminocorpus.org* est-il reconnu par les instances d'évaluation de la recherche en France et si oui, sur quel critère ? Je n'ai jamais vu dans une évaluation par exemple, un indicateur pour évoluer les techniques permettant de garantir la citabilité d'une page web, sujet pourtant central à l'heure des publications électroniques. L'innovation est l'un des piliers des *digital humanities*, sans doute le plus important, car elle est l'un des moteurs permettant de faire évoluer les pratiques de recherche dans leurs rapports aux outils de traitement des données numériques.

3 Entretien des données numériques, des métadonnées, des documentations techniques : les conditions de la transmission du patrimoine scientifique numérique

La fragilité des formats de codage des données, l'effort qu'il faut faire (potentiellement) pour migrer d'un format à un autre, pour choisir un format pour ses fichiers, pour choisir tel ou tel modèle de données permettant à la fois de travailler pour ses travaux et de suffisamment le documenter pour des utilisations futures entraînent une forte responsabilité pour les acteurs des SHS.

Actuellement, la diffusion du savoir dans le domaine SHS s'établit sur des pratiques pré-web, voire pré-numériques, qui ont été transposées dans un monde devenu numérique. En effet, les processus de recherche, programmes et projets envisagent le cycle de vie des productions de la recherche (articles,

7. Voir <http://www.zotero.org>

ouvrages, actes de colloque) comme des sommes de savoirs scientifiquement validés (pour un temps), mais dont l’accessibilité dans le futur serait garantie par le numérique lui-même, à l’image de poser un livre sur une étagère, les scientifiques en SHS se préoccupent peu en général du devenir de leur base de données, fichiers images ou encore fichiers XML. Or, les bibliothèques de recherche et centres de documentation spécialisés n’ont pas saisi la balle au bond, concentrées sur des catalogues bibliographiques s’appauvrissant au fil des départs en retraite et de l’arrivée des plateformes d’accès aux bouquets de contenus. Ils n’ont pas pu, ou su, se reconvertir en centre de données numériques assurant stockage, archivage, et maintenance des conditions d’accès aux corpus de données : c’est à dire l’entretien quotidien des formats de données, le signalement par des métadonnées, l’entretien de documentations techniques permettant aux chercheurs de les réutiliser au grès des projets de recherche. Le rôle des bibliothèques et centres de documentation est pourtant central à l’heure de la recherche sur financement courts : assurer le lien entre les projets. Leur place dans le mouvement des *digital humanities* est donc centrale. Je ne souhaite pas noircir pas le tableau, mais dans certaines disciplines, les bibliothèques sont trop peu associées aux séminaires de recherche intitulés « *digital humanities* » et qui se multiplient, souvent en « tête de gondole » des laboratoires, tant le sujet et à la mode. Les professionnels de l’information scientifique et technique doivent intervenir plus profondément dans les débats qui structurent le mouvement des *digital humanities* afin d’y apporter, outre leurs savoir-faire sur la gestion des données et métadonnées, leurs visions concernant l’avenir de l’accès aux données (et pas uniquement, comme avec l’*open access*, sur les publications). Trop peu de professionnels interviennent en tant que *data manager* ou *information manager* (voir des architectes de la données) dans les projets de recherche qui utilisent et créent des corpus numériques. Il est clair le que l’intitulé « conservateur des bibliothèques » n’est peut-être pas idéal pour démarcher les projets de recherche en ce sens. Bien sûr, il ne s’agit pas de globaliser et de dire que la France serait en « retard » (sur quoi d’ailleurs ?), d’ailleurs sur les questions du web sémantique en bibliothèques scientifiques, je pense que nous avons quelques atouts⁸, mais il s’agit de faire avancer l’idée que la pérennité des données, de leur accès, de leur interopérabilité est avant tout l’affaire d’une parfaite coordination et d’une co-responsabilité de tous les acteurs de la recherche. Que la transmission de responsabilité dans la conservation des données numériques repose sur une bonne connaissance et un respect des pratiques de ceux qui font de la recherche, au sens large du terme en y incluant les bibliothèques, archives, plateforme d’édition électronique, infrastructure de recherche et équipes spécialisées.

Mon propos n’était pas de définir les *digital humanities*, mais de mon-

8. Je pense ici à des initiatives telles que Odsas en ethnologie, AOMS en géographie et histoire des sciences, Ganoub en ethno-musicologie, Archéovision en archéologie.

trer qu'il n'y a *digital humanities* qu'à partir du moment où l'on ne se limite pas à utiliser tel outil ou telle méthode, mais que l'on mixe plusieurs outils, plusieurs méthodes, que l'on va chercher les méthodes des autres pour les hybrider avec les siennes. Les *digital humanities*, c'est aussi se poser la question : que vais-je transmettre aux chercheurs de demain à l'heure où les données scientifiques sont si complexes à conserver ? Vais-je être capable de maîtriser ce que je laisse comme données et analyses sans dépendre exclusivement des compétences d'un métier. Suis-je capable aussi de m'entourer de spécialistes informatiques, n'ont pas simplement en les voyant comme prestataire, mais aussi comme scientifiques ayant eux un rôle à jouer en recherche et en innovation ? Devons-nous d'ailleurs conserver le terme digital de *digital humanities* ? Ce terme n'est-il pas tout simplement obsolète à l'heure où la recherche en SHS lit, écrit, échange et communique via des données et outils numériques ? Ainsi, les *digital humanities* existent-elles encore ? Je pense même que pour certains, elles n'existent pas encore.